



HAL
open science

Ni produits ni finis : l'art perturbateur de faire durer les choses

Jérôme Denis, David Pontille

► **To cite this version:**

Jérôme Denis, David Pontille. Ni produits ni finis : l'art perturbateur de faire durer les choses. Richert, Camille; Colin, Anna. Catalogue de l'exposition " Chaleur Humaine ", SilvanaEditoriale, pp.96-101, 2023. hal-04192179

HAL Id: hal-04192179

<https://minesparis-psl.hal.science/hal-04192179>

Submitted on 4 Sep 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ni produits ni finis : l'art perturbateur de faire durer les choses

Jérôme Denis & David Pontille

Centre de Sociologie de l'Innovation

i3 (CNRS UMR 9217) - Mines Paris

PSL Research University

jerome.denis@minesparis.psl.eu

david.pontille@minesparis.psl.eu

in C. Richert et A. Colin (eds.), 2023, *Catalogue de l'exposition « Chaleur Humaine »*,
Triennale Art & Industrie, Dunkerque, SilvanaEditoriale, 2023, p. 96-101

L'expression « produits finis » a longtemps prévalu à l'interface du monde industriel et du marché pour désigner les biens de consommation¹. Si elle n'a pas complètement disparu du vocabulaire contemporain, elle laisse aujourd'hui une impression étrange. Comme si, alors que l'empreinte environnementale de l'humanité est devenue une préoccupation pour toutes et tous, l'accolement de ces deux mots ne pouvait plus tenir. Comme si l'effet de cadrage qu'ils s'évertuaient à produire s'effritait et que débordaient de chaque terme du binôme beaucoup trop de choses pour qu'elles puissent rester dans l'ombre de l'évidence qui avait cours jusqu'il y a peu.

Ni l'adjectif « fini » ni même l'inoffensif « produit » ne conviennent à décrire les objets dont les humains s'entourent, cette « masse manquante », comme l'appelait Bruno Latour², grâce à laquelle ils habitent la Terre et font société. L'idée de finitude renvoie d'abord à des artefacts autonomes, complètement détachés des flux matériels terrestres. Les produits finis sont littéralement hors-sol. Parfois cette finitude est par ailleurs elle-même artificielle, organisée comme une *obsolescence* arbitraire qui cantonne celles et ceux qui les acquièrent au rang de consommateurs passifs et insouciants. Quant au « produit », il pose lui aussi des problèmes en faisant des objets les résultats d'un processus de production au périmètre restreint, réputé comme le cœur de la génération de valeur. Dans le produit fini, le travail n'a plus lieu d'être, il est « congelé » par l'appareil productif pour reprendre l'expression célèbre de Marx.

En fait, l'expression crée bien plus qu'un angle mort, elle provoque une absence. Elle efface tout ce qui se passe *in media res*, au milieu de ce monde, qui ne se résume pas à un jeu à somme nulle entre production et déchet prétendument recyclé.

Parmi tout ce qui se déploie et s'invente dans ce milieu mal défini et mal connu se trouve la maintenance, cet assemblage hétérogène d'activités qui sont dédiées à faire durer les choses. Raccorder, nettoyer, surveiller, repriser, dégripper, réparer, consolider, lubrifier... Ces tâches parfois très ordinaires prolongent chacune à leur manière le geste de la production en accompagnant les objets dans leur vie matérielle. Elles introduisent une brèche dans le passé figé par l'adjectif « produit », qu'elles continuent de conjuguer au présent. Dans le même mouvement, elles mettent à mal l'idée de finitude. Elles nous apprennent que même lorsqu'il est mis sur le marché, puis acheté, un produit n'est jamais complètement fini. Ou plutôt que sa finitude n'est pas inéluctable, puisqu'il peut continuer d'exister grâce à une série d'opérations qui s'ajoutent à celles de la production.

Affirmer cela revient toutefois à faire un pas de côté important vis-à-vis des récits les plus installés. Des pans entiers de la philosophie et de l'anthropologie se sont en effet attachés à décrire l'action humaine en insistant sur des figures de la production qui entrent en dissonance avec ce qui se joue dans les gestes sans gloire de la maintenance. Comme le rappelle Annemarie Mol dans un livre récent³, c'est en particulier le cas d'Hannah Arendt, dont la hiérarchie des activités humaines relègue ce qu'elle considère comme du travail reproductif au plus bas de l'échelle⁴. Les travaux confiés aux esclaves de la Grèce antique, les tâches domestiques dont les femmes s'acquittent ne comptent pas vraiment comme des actions à part entière dans son modèle. Plus encore, c'est en apprenant à s'en détacher que l'on peut espérer cultiver et préserver une condition « véritablement » humaine.

Si ces activités ne comptent pas vraiment, c'est parce qu'elles sont censées ne rien produire. Elles ne sont que les basses besognes nécessaires à la vie matérielle des humains, qui diffèrent finalement peu de l'activité des animaux, voire des plantes. Elles ne *font* rien, nous a-t-on

¹ Nous remercions Rémi Noyon, qui nous a mis sur la piste de cette curieuse expression.

² Bruno Latour, *La clef de Berlin. Petites leçons de sociologie des sciences*, Paris, La Découverte, 1993.

³ Annemarie Mol, *Eating in theory*, Durham, Duke University Press, 2021.

⁴ Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, 1961.

habités à penser. C'est, dans un autre registre, ce qu'a mis en lumière l'idée d'*homo faber*, tout entière vouée à louer l'ingéniosité des humains dans l'acte créatif. Jusqu'à la figure de l'innovateur « disrupteur », on retrouve dans de nombreuses hiérarchies plus ou moins explicites, cette insistance sur l'invention qui appréhende la production comme fabrication d'une chose nouvelle, et ce dénigrement en creux de l'ordre du « reproductif », négligence assumée du monde de la maintenance. Pourtant, comme le rappelle Elizabeth Spelman, il n'y a aucune raison de mettre l'*homo reparans* de côté dans le portrait que l'on dresse des humains⁵. En suivant sa trace, et en observant ses gestes, on découvre d'innombrables pratiques qui jouent un rôle essentiel dans la composition sociomatérielle du monde des humains, dans son habitabilité même.

Jusqu'au début du XX^{ème} siècle, ces pratiques étaient très répandues. Dans les ateliers des artisans bien sûr, mais aussi dans les usines, les fermes, et plus que tout dans les foyers, où l'art de faire durer les choses était appris et cultivé d'une génération à l'autre, principalement par des femmes⁶. Ça n'est qu'à partir des années 1920, et surtout après la Seconde Guerre mondiale, que ces activités ordinaires ont été reléguées à la marge de la marche du monde, et qu'elles ont même fini par être combattues de façon véhémente, comme le raconte Giles Slade dans son livre *Made to break*⁷. Tandis que le capitalisme se réorganisait autour de la consommation de masse, les conditions de la croissance économique se sont déplacées. Le monde industriel dans lequel on pouvait imaginer que les consommatrices et les consommateurs seraient en mesure de garder les objets dont ils faisaient l'acquisition « toute leur vie », pour reprendre l'expression qu'Henry Ford utilisait à propos des premiers modèles de Ford T, a cédé la place à une économie du jetable⁸. Dans ce monde, faire durer les biens de consommation est devenue une activité suspecte, publiquement désignée comme « contreproductive » pour les économies nationales, puisque freinant la dynamique du remplacement accéléré, condition essentielle de la création de valeur.

Bien entendu, même stigmatisé, voire mécaniquement empêché comme en témoigne l'intensité des luttes politiques pour instaurer un « droit à la réparation », l'art de faire durer les choses n'a pas disparu, et les opérations de maintenance ne cessent d'alimenter le flux continu de la vie des objets. Il devient même, dans certaines circonstances, une opération politique qui dessine une ligne de fuite de l'économie, où se brouillent les frontières entre la production et la consommation.

Mais que fait exactement la maintenance ? En quoi prolonge-t-elle la production ? Une réponse simple à ces questions peut être formulée en repartant de l'expression « faire durer », et en la prenant au sérieux malgré son apparente banalité. Dans cette perspective, la maintenance peut être appréhendée comme un ensemble d'activités qui consistent à produire de la continuité. Et c'est bien cela qu'il s'agit de reconnaître lorsque l'on refuse de réduire ces activités au domaine mécanique et passif du reproductif : la continuité est le fruit d'un travail de production à part entière.

Pour bien comprendre ce que « produire de la continuité » signifie, il faut en fait à nouveau découper cette expression, et distinguer deux aspects de la maintenance. Le premier tient précisément dans l'idée que la continuité des choses ne va pas de soi. Qu'elle n'est pas tout entière programmée dans des propriétés physiques figées durant le temps de la production. Admettre que la continuité doit elle-même être produite, c'est affirmer que le mode d'existence des objets est traversé de discontinuités. C'est découvrir, ou redécouvrir, que la matière qui les

⁵ Elizabeth V. Spelman, *Repair: The Impulse to Restore in a Fragile World*, Boston, Beacon Press, 2002.

⁶ Voir par exemple Susan Strasser, *Waste and Want: A Social History of Trash*, New York, Metropolitan Books, 2000.

⁷ Giles Slade, *Made to Break: Technology and Obsolescence in America*, Harvard, Harvard University Press, 2006.

⁸ Jeanne Guien, *Le consumérisme à travers ses objets*, Paris, Divergences, 2021.

compose est tout sauf stable et inerte. Les matériaux dont sont faites les choses, de l'objet de consommation courante à la grande infrastructure urbaine, jusqu'aux machines-outils bardées de technologies de pointe, sont toujours en mouvement. Or, ces flux de matières et les transformations continues qu'ils génèrent ne se donnent pas à voir facilement, en particulier dans un monde qui alimente le mythe du produit fini. L'action particulière qu'accomplissent les mainteneuses et les mainteneurs, avant même d'intervenir sur les choses qu'ils cherchent à faire durer, se déploie donc en premier lieu dans l'*attention* qu'ils cultivent pour se rendre sensibles aux mutations parfois infimes de la matière. Traces d'usure, couleurs qui pâlissent, marques de frottement, signes de corrosion, amincissement des surfaces, déplacement de pièces mécaniques : comme le *care*, la maintenance est affaire de perception⁹. Elle fait importer les traits discontinus de la matière par-delà leur apparente stabilité.

Cette reconnaissance du caractère fragile et toujours précaire de la continuité ne se traduit toutefois pas dans la mise en œuvre d'un contrôle strict des discontinuités, et produire la continuité ne revient pas à prétendre maîtriser la destinée matérielle des choses. Il suffit à nouveau d'observer les gestes des mainteneuses et des mainteneurs, de prêter attention à leurs préoccupations pratiques pour comprendre que l'art de faire durer les choses prend la forme d'une négociation permanente avec la matière. C'est que chaque opération de maintenance — un coup de chiffon imbibé de détergeant, une coupe d'élagage, un boulon que l'on resserre, une pièce démontée, un joint remplacé... — est hantée par le risque du débordement, du mouvement trop marqué qui provoquerait une détérioration irrémédiable de la chose en question, voire sa destruction. La maintenance est une forme d'action inquiète, aux antipodes de la consommation insouciante. C'est en ce sens qu'elle est une production, et non pas une simple réplique mécanique : elle est susceptible d'échouer.

Cette inquiétude traverse tous les domaines à des degrés différents. Elle est particulièrement manifeste du côté de la préservation artistique et patrimoniale, où les enjeux d'authenticité l'exacerbent. Elle s'est notamment cristallisée dans d'intenses débats à propos du rôle que les humains peuvent se permettre de jouer dans le processus de conservation, et donc dans la vie des choses. La figure héroïque et volontaire de Viollet-le-Duc a progressivement laissé la place au principe de l'« intervention minimale », manière de faire durer les choses qui revendique une forme d'action mesurée et attentionnée. Confinant à l'oxymore, la formule souligne l'incontournable dilemme installé au cœur de l'idée même de conservation, qui navigue entre le souci de l'intégrité physique, l'acceptation des modulations de la matière au fil du temps, et l'action assumée des conservatrices et conservateurs.

Ainsi la production de la continuité passe par une forme de « ménagement », pour reprendre la formule de Joan C. Tronto¹⁰, qui est au cœur de très nombreuses situations de maintenance. Qu'il s'agisse d'une œuvre d'art, d'un pont, d'une chaudière, d'une cathédrale, d'un smartphone, d'un serveur informatique, ou de machines industrielles, la production de la continuité passe par un engagement ajusté dans les dynamiques de la matière, par lequel les mainteneuses et les mainteneurs ménagent la chose qu'il convient de faire durer en se mettant à l'écoute de ses transformations et en accommodant sans cesse leurs mouvements et ceux de leurs instruments aux réactions de la matière.

⁹ Sandra Laugier, « Care et perception. L'éthique comme attention au particulier », in P. Paperman et S. Laugier (dir.), *Le souci des autres. Éthique et politique du care*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2011, p. 359-393.

¹⁰ Joan C. Tronto, « Caring Architecture », in A. Fitz et E. Krasky (dir.), *Critical Care. Architecture and Urbanism for a Broken Planet*, Cambridge, MIT Press, 2019, p. 26-32. Traduction française sous le titre « Vers une architecture du ménagement », *Topophile*, <https://topophile.net/savoir/vers-une-architecture-du-menagement/>.

En cultivant une attention aux mutations incessantes de la matière et en organisant les conditions d'un ménagement des choses, la maintenance ouvre la voie à une production *diplomatique* de la continuité qui rompt avec l'inertie trompeuse et désincarnée du produit fini. Pulsation quotidienne, elle rappelle que les choses sont toujours « à faire » au sens de Souriau¹¹. Elle peut en ce sens être pleinement investie comme une action politique, capable de perturber aussi bien les modèles de croissance qui déterritorialisent la production et la consommation que les promesses déculpabilisantes de la recyclabilité. L'art de faire durer les choses offre des prises pour interrompre le cycle infernal de l'obsolescence artificielle et des remplacements répétés, et sortir des ornières du produit fini.

¹¹ Étienne Souriau, *Les différents modes d'existence. Suivi de Du mode d'existence de l'œuvre à faire*, Paris, PUF, 2009.